

Avant-propos

L'union sacrée

Ce matin-là, Sandra était dans son bain. C'était un dimanche. Je ne sais plus s'il faisait beau, mais je me souviens parfaitement que je me suis agenouillé sur le carrelage et qu'ainsi accoudé au rebord de la baignoire, je lui ai posé la question rituelle : « Veux-tu devenir ma femme ? »

Sandra fit semblant de réfléchir tout en continuant de tracer avec son gant de douces pistes savonneuses sur ses épaules, son cou et sa poitrine, 100 % femelle. Puis elle finit par répondre d'un mot, le bon : « Ouiii... »

Ainsi, c'est décidé, nous nous marierons au mois d'octobre suivant, dans un peu moins d'un an, mais avant cela, nous allons nous offrir un petit voyage de « fiançailles ». Trois semaines en février, ce serait parfait. Nous irons en Inde et au Népal, pays dont Sandra rêve depuis qu'à 14 ans elle a lu, fascinée, *La montagne est jeune* d'Han Suyin.

Tout s'annonce donc merveilleusement. Un seul petit « hic » nous chagrine : Sandra étant juive et moi chrétien (du moins est-ce là les étiquettes avec lesquelles nous sommes venus au monde), il ne sera peut-être pas évident d'obtenir une consécration spirituelle à notre union...

Nous interrogeons quelques ministres du culte ici et là, de chaque côté, et devons constater qu'effectivement, à

moins que l'un ou l'autre n'accepte de renoncer à sa religion de naissance, l'affaire s'avère assez complexe.

Plus tard, nous apprendrons que des deux côtés, un arrangement aurait pu être trouvé. Trop tard...

Pour l'heure, même si nous accordons de l'importance à l'aspect sacré de notre union, nous n'en possédons pas moins un certain sens de la justice : pourquoi l'un plutôt que l'autre ? Alors, tant pis pour la bénédiction spirituelle : celle de la famille et des amis suffira amplement. Et en route pour l'Inde, notre premier grand voyage !

Depuis que nous nous sommes rencontrés rue du Moulin-Vert, dans le quatorzième arrondissement de Paris, nous n'avons pas cessé de faire des progrès en matière de distance parcourue côte à côte. Qu'on voie plutôt : nos premières vacances ensemble furent passées en Ariège, dans une ferme isolée ayant déjà bien des points communs avec le bout du monde, la langue parlée, par exemple : absolument in-com-pré-hen-si-ble ! Puis il y eut Venise et le Maroc.

En bon « Trotte-menu » que nous sommes déjà sans le savoir, nous progressons à pas mesurés, mais nous progressons.

Lors de ce voyage de « fiançailles », le vieux Delhi et ses odeurs (l'Asie est une révolution pour le nez), Agra et le Taj Mahal, Jaïpur puis Bénarès nous ravissent et nous inoculent ce virus de l'« Ailleurs » qui ne nous lâchera plus. Surtout, nous découvrons émerveillés cet état intérieur si particulier au voyage : quand libéré des contraintes et des ultimatums de la vie quotidienne, votre esprit devient tout entier disponible au spectacle du monde, à la vie qui se déploie autour de vous et, puisque vous y êtes enfin attentif : EN vous.

Signes, rencontres, leçons de vie, messages personnels, coïncidences à répétition, scènes qui sont des résumés d'hu-

manité¹, nous avons soudain l'impression que le monde est une vaste mise en scène à travers laquelle la Vie s'adresse à nous. Puis nous arrivons à Kajuraho.

Kajuraho et son incroyable complexe de temples aux sculptures érotiques, des dizaines et des dizaines d'édifices bâtis les uns à côté des autres, à se toucher, il y a de cela des siècles, avant même l'avènement de la religion hindouiste.

Même pour nous qui ne sommes pas plus « vieilles pierres » que cela, c'est une révélation : puissance des constructions, beauté de la décoration, harmonie de l'ensemble. Un indéniable souffle habite cet endroit.

Nous passons la journée à faire le tour de ces chefs-d'œuvre, à les escalader, à tâcher d'imaginer ce que pouvait bien être la vie en ces lieux lorsque des millions de fidèles s'y assemblaient pour assister aux cérémonies.

Le soir, nous nous installons dans un petit restaurant de plein air qui fait face au site. Et tandis que nous dînons dans la tiédeur parfumée de la nuit, une énorme lune jaune, parfaitement ronde, surgit avec majesté de derrière l'horizon et vient flotter au-dessus de la cime des temples. Pure magie.

Nous revient alors en mémoire ce qu'un Indien nous a expliqué le matin même. C'est aujourd'hui la première pleine lune de printemps, le jour de la fête du dieu Shiva qui compose avec Vishnu et Brama la trinité hindouiste. C'est pour cette raison que nous apercevons depuis l'aube toutes ces femmes en tenues d'apparat, portant sur leur tête des plateaux couverts de jeunes pousses de riz et de fleurs, symboles du renouveau de la nature.

Très intéressés par ce que l'homme nous racontait, nous avions pourtant complètement oublié de l'interroger sur

1. Tous ces aspects « magiques » ont inspiré une petite philosophie du voyage, *Yaka aller voir les baleines...*, parue aux éditions Bréal.

l'étrange incident qui avait ouvert notre journée. Et c'est certainement beaucoup mieux ainsi...

Très tôt le matin, en effet, à la descente du car qui nous avait transportés jusqu'à Kajuraho, Sandra avait été abordée par une vieille femme qui lui avait passé un collier de fleurs fraîches autour du cou.

Devant l'étonnement de Sandra, étonnement qui redoubla lorsque la femme refusa que Sandra lui donne quelque argent, l'ancienne lui avait simplement dit : « tu vas te marier aujourd'hui ».

Sandra lui fit répéter sa phrase et, tournant instinctivement la tête pour voir si je n'étais pas revenu dans les parages, elle finit par m'apercevoir, approchant, au loin.

De mon côté, j'étais parti m'enquérir des heures d'ouverture du musée local. Descendu du car avant Sandra, je n'avais rien vu de la scène, pas plus que la vieille femme n'avait pu m'apercevoir. En me regardant approcher, elle me désigna du doigt et dit à Sandra : « C'est avec lui que tu vas te marier », et, lorsque je fus à leurs côtés, elle me passa, à mon tour, un collier de fleurs autour du cou, avant de se fendre d'un large sourire édenté et de disparaître.

Nous avons porté ce collier toute la journée et fini par l'oublier complètement, tout comme les circonstances par lesquelles il était arrivé autour de notre cou. Toute notre attention était à présent accaparée par cet extraordinaire clair de lune faisant pleuvoir sur les temples une lumière d'opale.

Depuis un moment je rumine quelque chose et finis par m'en ouvrir à Sandra :

« Ça doit être génial de visiter les temples avec cette lumière. Si on allait y faire un tour ?

– Mais c'est fermé à cette heure-ci.

– On pourrait sauter la barrière, elle n'est pas très haute.

– Tu crois ?

– Regarde comme c'est beau ! C'est quelque chose qu'on n'oubliera jamais, c'est unique. »

Mais nous n'aurons à franchir aucune barrière. À peine nous sommes-nous levés de table qu'un homme s'avance vers nous. Son vocabulaire anglais se limite apparemment à un seul et unique mot : *Come !* (« Venez ! »).

Cela n'est vraiment pas pour nous rassurer tant, au cours des journées précédentes, et notamment à Bénarès, nous avons eu maille à partir avec des rabatteurs de tous ordres, qu'ils aient été missionnés par des marchands de tapis, de vêtements, de bijoux ou d'artisanat.

Nous étions à l'époque de bons et braves doudous, ignorants des usages débrouillards de ce monde où l'enjeu n'est autre souvent que la survie. Naïfs à souhait et toujours prêts à donner la pièce à qui paraissait en avoir besoin, nous avons été échaudés par l'agressivité virulente qui répondait parfois à notre refus de suivre tel ou tel baron jusqu'à l'antre de son maître.

Bref, nous ne sommes pas très chauds pour suivre, en pleine nuit qui plus est, ce gaillard à l'allure pour le moins piteuse...

« Tempel ! Tempel ! *We want to see the temples* », lui assénons-nous pour qu'il nous lâche la grappe.

Son visage, tout au contraire, s'illumine.

« Tempel, tempel ! *Yes ! Come, come !* »

Ne parvenant pas à nous en défaire, nous finissons par le suivre, bien décidés à lui fausser compagnie dès qu'il prétendra nous faire franchir le seuil d'une quelconque boutique...

Au lieu de cela, il nous fait pénétrer dans l'enceinte du site archéologique par je ne sais quel passage dérobé. Et nous nous retrouvons bientôt à déambuler entre les temples comme nous l'avions souhaité, jusqu'à nous retrouver face à l'un d'entre d'eux, petit édifice situé légèrement en marge

et en retrait du groupe principal, éclairé de l'intérieur au moyen de quelques lampes à huile ou à pétrole.

« Shiva tempel ! » nous explique notre guide avant de nous en faire faire le tour puis de nous guider à l'intérieur de dédales de couloirs entrecoupés d'escaliers qui finissent par nous mener (après plusieurs tours par étage nous semble-t-il) à la partie supérieure de l'édifice.

Là, un ascétique prêtre à longue barbe, frappé sur le front du traditionnel trident rouge de Shiva, se tient assis, hiératique, à la lueur de nombreuses petites lampes à huile. Notre « guide » nous fait signe d'approcher, puis de nous asseoir en face de lui. Le vieil homme pose alors ses yeux sur nous, récite plusieurs litanies, manipule divers objets, nous fait tour à tour manger quelques grains de riz et boire à une coupe, nous aspergeant ici d'eau bénite, là de pétales de fleurs ou de riz, avant de nous faire signe de nous pencher vers lui afin qu'il dépose sur notre front, à l'exact emplacement du « troisième œil », le fameux tika de poudre rouge.

Après quoi, il nous salue d'un signe de tête et désigne un petit bol d'étain posé sur le côté dans lequel se trouvent déjà quelques roupies. Apparemment, c'est terminé. Mais quoi ?

Incertain sur la nature de ce que nous vivons (cérémonie authentique ? piège à touristes ? entre les deux ?), j'hésite à lui laisser une somme importante (imbécile que je fus !) et dépose finalement quelques roupies supplémentaires, puis nous nous levons, saluons poliment et ressortons de la pièce.

Comment retrouvons-nous le chemin conduisant successivement en bas du temple puis vers sa sortie ? Difficile de le dire. Toujours est-il que nous pensons nous faire alpaguer par le « messenger » qui nous a conduits jusqu'ici et traîner par lui chez son marchand de je-ne-sais-quoi, mais il n'en est rien. Notre homme a disparu. Il s'est fondu dans la nuit et nous ne le reverrons jamais plus.

Nous rentrons à l'hôtel, nous asseyons en tailleur sur le lit, installons l'appareil photo face à nous en enclenchant le retardateur et nous fendons d'un large sourire. Flash !

Sourire béat, collier de fleurs défraîchies autour du cou et tika rouge sur le front, nous venons de réaliser sans le savoir la seule photographie existant de notre mariage.

Car ce n'est qu'une semaine plus tard, en discutant avec des amis népalais retrouvés à Katmandou, que le fin mot de l'histoire nous sera donné, tout simple : lorsque le jour de la fête de Shiva, et uniquement ce jour-là (!), un couple se présente dans un temple devant le prêtre en portant un collier de fleurs autour du cou, c'est qu'il désire être marié ! Ce que nous avons fait, sans l'avoir recherché une seconde et dans l'unique temple encore actif sur les centaines qui se dressent en ce lieu sacré.

Nous voici donc désormais unis par Shiva, pour le meilleur et pour le pire, lesquels vont toujours de pair avec ce dieu puissant mais pour le moins taquin...

Autant Vishnu représente la face sympathique, fleur bleue, créatrice et protectrice du divin, autant Shiva symbolise sa part la plus impitoyable : il est celui qui détruit l'ancien pour faire place au nouveau, au « mieux ». Le dieu de la gomme et des ciseaux, mais aussi celui de la bombe H et du coup de pied au cul qui, comme chacun sait, vous pousse toujours *en avant*.

C'est sous ce parrainage peu confortable que nous avons été unis. Et *a priori*, il n'y a pas d'erreur de casting... C'est bien de nous qu'il s'agit.

Telle est l'histoire authentique de notre union, l'événement fondateur de la geste familiale, la genèse de la famille Trotte-menu, partie autour du monde pour vérifier que la réalité pouvait, parfois, être à la hauteur des rêves...